



«Blanchard, l'émerveillé». La critique de Bernard Quiriny

« J'ai ouvert, à reculons, l'ultime volume que publie aujourd'hui Le Dilettante, Un début loin de la vie . Et je change à nouveau d'avis »



C'est amusant, comme on change d'opinion sur certains écrivains. André Blanchard, par exemple. Cet ermite franc-comtois, mort prématurément en 2014, qui a vécu de petits boulots dans la région bisontine (pion, chauffeur, manutentionnaire, gardien d'une galerie d'art), s'est fait un nom sur le tard avec ses carnets, des recueils de pensées et de notations littéraires qui lui avaient valu le titre, un peu publicitaire mais pas si faux, de Léautaud de notre temps. Douze tomes ont paru depuis les années 1990. Les premiers avaient du charme, de la personnalité, de l'intérêt ; ensuite, les choses se sont gâtées. Les derniers, *A la demande générale* ou *Le Reste sans changement* , tournaient en rond et tombaient des mains, la faute à leurs platitudes (pour une note juste sur Proust ou Balzac, combien de banalités !) et à leur fausse gouaille satisfaite, leur côté surjoué, leur sourire en coin langagier, qui sentait le truc et le système : Blanchard semait partout des « sensass », des « blackboule », du « tralala », allant jusqu'à se présenter comme « accro à la littérature » – à son âge, de telles coquetteries frôlaient le ridicule.

J'ai quand même ouvert, à reculons, l'ultime volume que publie aujourd'hui Le Dilettante, Un début loin de la vie . Et je change à nouveau d'avis. Il s'agit des premiers carnets, ceux des années 1978 à 1986. Les tics n'y sont pas. Surtout, une fraîcheur, une sincérité en émanent ; la même posture qui plus tard irritera, garde ici quelque chose d'émouvant. Poignant, même.

On y glane des intuitions lucides, des résumés péremptoires, des piques



[Visualiser l'article](#)

Auteurs-fétiches. On découvre le journal d'un homme de trente ans, sceptique, dans la France de Giscard-Mitterrand. Il a fait son droit mais vit d'expédients. « Que vais-je devenir ? Cette incapacité à trancher dans le vif, c'est tout moi ». De fait, il ne tranchera jamais. La littérature est son centre d'intérêt : désargenté, il se constitue une bibliothèque au fil des occasions, et relit sans fin ses auteurs-fétiches : Green, Mauriac, Gracq, Cioran, Montherlant, Proust. Ses carnets sont un festival de titres, de noms, l'autoportrait d'un lecteur compulsif, jamais repu. On y glane des intuitions lucides, des résumés péremptores (« Proust a tout dit, et sur tout »), des piques (sur Aragon, à sa mort : « Retrouvera-t-il ses deux amours, Elsa et Staline ? C'est là que le matérialisme est embêtant »).

Blanchard bricole des théories, invente des attitudes. Il distingue, comme le fera Philippe Muray, entre la grande littérature qui décourage d'écrire et la fausse, qui donne envie d'imiter. Il rappelle qu'on n'est pas obligé d'aimer tout, qu'on ne peut aimer que les écrivains de sa famille d'esprit – c'est pourquoi Le Clézio glisse sur lui, ou Perec. Ce Blanchard-là, curieux de tout, dépourvu de système, est désarmant. Une saynète le résume : en 1982, il croise un vieux prof de lettres ; ils se mettent à causer sur le trottoir, citant Jouve, Green, Proust, Baudelaire. Le prof, faisant voler ces noms, a « comme un émerveillement d'enfant ». Blanchard ne le dit pas, mais on devine que lui aussi.

Un début loin de la vie , d'André Blanchard (*Le Dilettante*, 318 p., 20 €).